JULIE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur,
le 4 mai 1869.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Nouvelle édition. — Format grand in-18

Scènes et Proverbes	1 vol.
Scènes et Comédies	1 —
Bellah	1 —
La Petite Comtesse, Le Parc. Onesta	1 —
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre	1 —
Histoire de Sibylle	1 —
Monsieur de Camors	1 —

Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.
Péril en la demeure, comédie en deux actes.
Le Village, comédie en un acte.
La Fée, comédie en un acte.
Dalila, drame en trois actes, en six parties.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes.
La Tentation, comédie en cinq actes.
Le Cheveu blanc, comédie en un acte.
Montjoye, comédie en cinq actes.
Rédemption, comédie en cinq actes.
La Belle au bois dormant, comédie en cinq actes.
Le Cas de Conscience, comédie en un acte.
Julie, drame en trois actes.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [715]

JULIE

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

PERSONNAGES

MAURICE DE CAMBRE.	M. LAFONTAINE.
JULIE, sa femme.	Mlles FAVART.
CÉCILE, leur fille.	REICHEMBERG.
MAXIME DE TURGY.	M. FEBVRE.
MADAME DE CRESSEY	Mlle THOLER.
AUGUSTE, domestique.	M. TRONCHET.

A la campagne, près de Melun.

Les indications de mise en scène sont prises à droite et à gauche du spectateur.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Un salon de campagne, meublé avec luxe. Portes latérales. Porte au fond; une fenêtre de chaque côté de la porte. La porte du fond s'ouvre sur la terrasse d'un perron qui descend dans la cour par un double escalier. Une grande table à droite; une table plus petite à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE seule, puis TURGY.

Julie est assise à droite, près d'une grande table sur laquelle sont jetés pêle-mêle des feuillages et des fleurs; elle coupe les tiges et les branches, qu'elle dépose ensuite dans un vase. Elle est préoccupée, et s'interrompt souvent pour prêter l'oreille. — Tout à coup elle se lève, s'approche de la fenêtre du fond, à droite, et regarde au dehors. — Elle tressaille au bruit de la porte qui s'ouvre, se retourne, et aperçoit Turgy.

JULIE.

Ah! c'est vous? Bonjour, voisin...

Elle lui donne la main et revient à ses fleurs.

TURGY.

Comment allez-vous?

JULIE.

Très-bien... Un peu d'orage cependant aujourd'hui, il me semble?

TURGY, allant s'asseoir à gauche.

Oui, c'est tout noir par là-bas, derrière les bois... Et tout votre monde est parti ce matin?

JULIE.

Tout mon monde est parti ce matin... Bon voyage, n'est-ce pas?

TURGY.

Il est certain que je vous aime autant en famille, pour moi... Est-ce que vous attendez encore quelqu'un ces jours-ci?

JULIE.

O mon Dieu! tout Paris, et quelques étrangers, simplement... Vous savez que le seigneur châtelain n'est pas très-friand du tête-à-tête...

TURGY.

Il va bien, Maurice?

JULIE.

A merveille... Il compte aller à Paris aujourd'hui.

TURGY, se levant à demi.

Tiens!... mais, alors, je m'en retourne, moi...

JULIE.

Pourquoi ça?

TURGY.

Au fait... pourquoi ça?

JULIE, après une pause.

Le ciel est noir là-bas, vous disiez?

TURGY, la regardant.

Très-noir, oui... Qu'est-ce que vous avez, vous?

JULIE.

Moi? Comment?

TURGY.

Il y a quelque chose... Vous êtes agitée, inquiète, un peu pâle même... et puis l'accent bref des heures mauvaises... Qu'est-ce qu'il y a donc?

Il se lève.

JULIE.

Rien... je suis un peu ennuyée.

TURGY.

Beaucoup?

JULIE.

Beaucoup, oui... (Souriant.) Je suis au martyre. J'attends mon arrêt.

TURGY.

Votre arrêt?

JULIE.

Je vous ai dit, je crois, que mon désir ardent était que ma fille ne retournât pas cette année au couvent... Elle va avoir seize ans... Son éducation est faite, ou du moins pour ce qui reste à faire, je pense que mes leçons vaudraient celles de ces dames... mais ce n'est pas l'avis de mon mari.

TURGY.

Ah!

JULIE.

Je le pressentais, et il a fallu que je fusse au pied du mur, c'est-à-dire à la fin des vacances, pour oser aborder la question avec lui. L'explication a eu lieu hier soir, et je n'ai rien pu obtenir.

TURGY.

Elle est partie?

JULIE.

Non, mais elle va partir ce matin, j'en ai grand'peur. Il ne me reste qu'une espérance, bien faible. — Cécile, à la dernière minute, a voulu tenter un effort suprême... Son père l'adore, vous savez... elle sera peut-être plus heureuse que moi... Ils sont en conférence depuis un quart d'heure... et, comme je vous le disais, j'attends mon arrêt.

TURGY.

Je comprends votre anxiété, et je vous demande pardon d'être tombé là... si maladroitement...

JULIE, distraite, se rapprochant de la table.

Pauvre enfant! Sa compagnie me serait si bonne, si douce... si nécessaire, même!

TURGY.

Je vous laisse, n'est-ce pas?

JULIE.

Non, non, restez, je vous en prie. Ne craignez pas de scène; vous savez que je n'en fais pas.

TURGY, au fond, à gauche.

Voyons... espérez... l'entretien se prolonge; c'est bon signe... D'ailleurs, comme vous disiez, il a le cœur très-tendre pour Cécile... pour mademoiselle Cécile, pardon!

JULIE.

Oh! dites Cécile, toujours... vous l'avez vue naître...

TURGY.

Ça ne me rajeunit pas; mais j'en conviens...

JULIE.

Ah! tenez, je l'entends... (Souriant.) Mon Dieu! le cœur me saute!

Turgy se retire un peu à l'écart.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CÉCILE, elle vient vivement à sa mère et lui prenant la main.

CÉCILE.

Adieu, mère !

Julie la regarde dans les yeux, en secouant doucement la tête.

JULIE.

Non, alors ?

Cécile répond par le même geste négatif.

TURGY, à part.

Mon Dieu !

CÉCILE, se mettant à genoux près de sa mère.

Mais j'ai sa promesse formelle pour l'an prochain... Ainsi ce n'est plus qu'un an, bien sûr... soyons braves toutes deux. Dans un an je serai tout à toi, pour toujours... pour toujours, entends-tu ? Je t'aimerai, je t'aimerai bien, je t'adorerai !... (Elle l'embrasse et ajoute tout bas.) Je te consolerai !... (Elle se lève.) Adieu, mère !

JULIE.

Adieu, ma chère petite... va... va... Je ne t'accompagne pas, tu sais...

CÉCILE.

Non... non... reste! (Apercevant Turgy.) Ah! monsieur de Turgy... Pardon!... Adieu, monsieur!

TURGY.

Au revoir, mademoiselle.

Cécile, près de sortir, se retourne et envoie de ses deux mains un baiser à sa mère. — Elle sort.

SCÈNE III.

JULIE, TURGY.

Moment de silence. — Julie continue son travail.

JULIE.

Asseyez-vous donc.

TURGY.

Non... vraiment, je vous gêne... et je vais...

JULIE.

Je vous assure que non.

TURGY.

Alors, pleurez!

JULIE.

Je pleure peu, vous savez.

TURGY.

Eh bien, vous avez tort... J'aimerais cent fois mieux vous voir pleurer.

Il va s'adosser à la cheminée à droite.

JULIE.

Si j'ai le cœur sec, que voulez-vous?... Mais voyons, parlons de choses plus gaies, n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il y a de neuf dans le pays?... Et, à propos, dites-moi, qu'est-ce que c'est donc que votre nouvelle voisine, qui est aussi la nôtre, par conséquent? Vous avez dû la rencontrer dans nos environs... Est-elle aussi jolie qu'on le dit?

TURGY.

Quelle voisine?

JULIE.

Une madame de... de Cressey, je crois, qui vient de s'établir au pavillon des Ormes.... un peu tard dans la saison... avec une tante... Qu'est-ce que c'est?

TURGY.

Dame... je ne sais pas trop.

JULIE.

Est-elle veuve ou séparée de son mari?

TURGY.

Séparée, je crois.

JULIE.

Pauvre femme!... Pourquoi?

TURGY.

On dit que le mari a eu des torts...

JULIE.

Oh! c'est étonnant!... Enfin, ce n'est pas grand'chose, n'est-ce pas?

TURGY.

Mon Dieu!... j'ignore... Vous m'embarrassez beaucoup.

JULIE, *très-affirmative.*

Je le crois!

TURGY.

Ah çà... j'imagine que vous ne supposez pas qu'elle soit venue dans ce pays-ci pour mes beaux yeux?

Il vient s'asseoir de l'autre côté de la table, en face de Julie.

JULIE.

A vous?... Oh! non, non, non... Rassurez-vous, mon ami... Mais je veux vous demander un conseil. Si elle se présente chez moi, cette dame, comme je crois que j'en suis menacée, dois-je la recevoir?

TURGY.

Si vous voulez... Il y a des personnes qui la reçoivent... et d'autres...

JULIE.

Cela dépend des goûts?

TURGY.

Mais... est-ce qu'on vous a annoncé sa visite?

JULIE.

Non... Mais j'ai là-dessus des pressentiments... et je commence à croire tout possible en pareille matière... Au reste, ma fille étant partie, il y aurait moins d'inconvénient.

TURGY.

Mais qui est-ce donc qui la conduit à Melun, mademoiselle Cécile?

JULIE.

Ma vieille Marthe... et Justin... Ils vont la conduire d'abord chez son oncle, à Lieusaint... car elle ne rentre que ce soir... Mais elle va prendre sa cousine, qui rentre avec elle.

TURGY.

Et votre fils, vous en avez de bonnes nouvelles?

JULIE; elle va porter des fleurs sur une table placée dans la fenêtre du fond à gauche.

Très-bonnes... cher enfant! Il travaille comme un petit lion!

TURGY.

Toujours à l'école de marine?

JULIE.

Toujours... Je l'ai à peine vu cette année... Ils ont passé le temps des vacances à naviguer... Ça l'enchante, du reste.

TURGY.

Ma foi, vous devez être fière de vos enfants... Je connais un peu moins Jules... Mais tout ce que j'en sais est excellent... Quant à Cécile, c'est une petite femme accomplie... Fine, tendre et intrépide comme... comme personne. Je m'étais habitué depuis deux mois à la voir à peu près tous les jours... Et vraiment, elle va me manquer presque autant qu'à vous.

JULIE.

Vrai, vous l'aimez bien?

TURGY.

Passionnément.

JULIE, le regardant tout à coup.

Passionnément?

TURGY.

Sans doute... de tout mon cœur, enfin!

JULIE, riant, et revenant près de la table.

Passionnément... Ce mot-là dans votre bouche m'avait toute saisie.

TURGY, riant.

Parce que?

JULIE.

Oh! parce qu'en général vous êtes assez calme dans l'expression de vos sentiments... Et dans vos sentiments aussi, je crois... je crois, je n'affirme rien, remarquez bien... Vous êtes un personnage tellement mystérieux!

TURGY.

Mystérieux?... En quoi, mon Dieu?

JULIE.

Mon Dieu, en tout, je ne connais pas au monde une existence aussi ténébreuse que la vôtre... Je ne sais pas ce que vous cachez; mais vous le cachez bien!

Elle se rassoit.

TURGY.

C'est que je ne cache rien, voilà tout le mystère!

JULIE.

Bah! D'abord, qu'est-ce que c'est que ce voyage en Égypte que vous devez faire tous les matins, et que vous ne faites jamais?

TURGY.

Je le ferai... je m'y prépare.

Il se lève.

JULIE.

Depuis six ans... Ensuite, et surtout, pourquoi ne vous mariez-vous pas? Avec vos goûts paisibles, votre amour du foyer, de la famille, ce n'est pas naturel. Voyons, qu'est-ce que vous attendez? Pourquoi refusez-vous les partis les plus avantageux, les plus séduisants, même de ma main... Ce qui n'est pas très-aimable pour moi, par parenthèse... Ah!... (Elle pousse un léger cri de douleur.) Maladroite!

TURGY, vivement.

Quoi?... Qu'avez-vous?

JULIE.

Rien, rien... Je me suis un peu coupée en refermant ce couteau... Mon mouchoir?... Ah! le voilà!

Elle prend son mouchoir sur la table.

TURGY, s'empressant près d'elle.

Voyons... pardon! Mais cela saigne beaucoup... (Troublé.) Voulez-vous... voulez-vous que j'appelle?

JULIE.

Non... quelle plaisanterie!... Tenez, il y a un flacon d'arnica dans le tiroir de la petite table... Voilà de l'eau... Faites-moi un petit mélange de tout cela.

TURGY va prendre le flacon dans le tiroir de la table qui est dans l'embrasure de la fenêtre et en verse quelques gouttes dans un verre d'eau.

Est-ce profond, croyez-vous?

JULIE.

Non, une piqûre.

TURGY, ému et gauche.

Voilà... Voulez-vous que je vous aide... que j'essaye?... Pardon!

JULIE.

Mais vous tremblez, mon ami... Laissez-moi faire... (Elle enveloppe son doigt blessé.) Vous tremblez, je vous assure... Est-ce que la vue du sang vous impressionne?

TURGY.

Un peu, oui.

JULIE.

Vous avez été militaire, cependant; comment faisiez-vous?

TURGY.

J'étais plus brave dans ce temps-là, apparemment.

JULIE.

Merci. Parfait... (Se levant et descendant à gauche.) Il est certain que je vous vois parfois des timidités extraordinaires...

TURGY.

La faiblesse de l'âge!

JULIE.

Ah! j'aime bien cela!... Dites-moi, je compte sortir à cheval cet après-midi ; voulez-vous m'accompagner, si la faiblesse de l'âge vous le permet?

TURGY, légèrement hésitant

Très-volontiers... dès que j'aurai dit bonjour à Maurice.

JULIE, avec un salut un peu ironique.

C'est cela... Je vais m'habiller... (Près de sortir à gauche.) A tout à l'heure.

Elle sort.

SCÈNE IV.

TURGY, puis DE CAMBRE.

Turgy, comme stupéfait des dernières paroles de Julie, reste un moment l'œil attaché sur la porte par laquelle elle vient de sortir, puis il lève doucement les épaules par un geste douloureux et s'accoude sur un meuble, le front dans sa main.

DE CAMBRE, entrant par le fond, et s'approchant de Turgy, qui ne l'entend pas.

Quel crime médites-tu là?

TURGY.

Ah! c'est toi? (Ils se donnent la main.) Tu vas à Paris, aujourd'hui?

DE CAMBRE, jetant sur la table les journaux qu'il tient à la main

Oui, je vais à Paris.

TURGY.

Mais tu reviens pour dîner?

DE CAMBRE.

Non; je ne pense pas... je ne puis partir d'ici qu'à trois heures... Tu ne viens pas avec moi?

TURGY.

Non. Je n'ai que faire à Paris... D'ailleurs, ta femme va monter à cheval, et elle m'a demandé de l'accompagner.

DE CAMBRE.

Bravo!

TURGY.

Il faut même que je voie ce que devient ma bête...

Il va vers le fond.

DE CAMBRE.

Reste donc; je vais sonner.

TURGY.

Non... je veux voir moi-même comment elle est; je suis venu un peu vite, et si elle est fatiguée, je t'emprunterai Sarah.

DE CAMBRE

Très-bien; vois, mon ami.

Il prend un journal.

TURGY, près de sortir, revenant brusquement avec une résolution soudaine [1].

Maurice, j'ai à te parler.

DE CAMBRE.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?... Tu as l'air méchant! Qu'est-ce que ça veut dire? On m'a changé mon ami!

TURGY.

Suis-je toujours ton ami?

DE CAMBRE.

Parbleu! je l'espère bien... je n'en ai qu'un... qui vaut dix, il est vrai... Plus je vais, plus je crois qu'il n'y a qu'un honnête homme sur la terre, et que c'est toi.

TURGY.

C'est que j'ai besoin en ce moment de tous les priviléges de

1. Turgy, de Cambre.

l'amitié. Je t'avertis que je vais oublier toute réserve et même toute convenance.

DE CAMBRE.

Est-ce qu'il y a des convenances entre nous deux ? Va donc !

TURGY.

C'est de ta femme que je veux te parler.

DE CAMBRE.

Ah !... pas pour m'en dire du mal, j'espère ?

TURGY.

C'est de toi que je vais te dire du mal.

DE CAMBRE.

Bon ! *All right !* va !

Il s'assoit près de la table, à droite.

TURGY.

Maurice, dis-moi, crois-tu que ta femme soit parfaitement heureuse ?

DE CAMBRE.

Ma femme ? Parfaitement heureuse ? Et pourquoi donc pas ? Qu'est-ce qui lui manque ?

TURGY.

Mais c'est toi qui lui manques !

DE CAMBRE.

Comment ça? Pourquoi?

TURGY.

Cherche!

DE CAMBRE, après réflexion.

Parce que j'ai des maîtresses?

TURGY.

Peut-être bien!

DE CAMBRE.

Mais, d'abord, mon cher, j'en ai toujours eu.

TURGY.

Bonne excuse!

DE CAMBRE.

Il n'y a donc là rien de nouveau... Et ensuite, mon ami... Mais, non, je ne veux pas te dire cela..., parce que tu es un homme candide... toi... Tu ne connais pas les femmes... et je suis sûr que tu bondirais... tu bondirais!...

TURGY.

Mais, enfin, quoi?

DE CAMBRE.

Eh bien, mon ami... sois calme, je t'en prie... je ne suis

pas du tout persuadé, moi, qu'une femme dont le mari a des maîtresses en soit au fond très-désagréablement affectée.

TURGY.

Ah !

DE CAMBRE.

Je n'irai pas jusqu'à dire que cela la flatte... non!... Et cependant écoute, mon cher, si jamais tu te maries, si tu veux conserver l'estime de ta femme, et si tu n'as pas de maîtresse... tu en es bien capable!... eh bien, crois-moi, fais semblant d'en avoir.

TURGY.

Allons, mon ami!

DE CAMBRE, se levant.

Permets! Tu n'as donc jamais remarqué que tous les maris trompés sont des hommes de mœurs irréprochables?... C'est que leurs femmes les méprisent, mon ami... J'en suis fâché pour elles... je n'apprécie pas ce sentiment-là... je constate, voilà tout!... Quant à moi, du reste, je te l'avoue, si j'ai toujours sacrifié aux grâces légères, ce n'est pas du tout par système, par calcul... Non; moi, c'est mon goût... c'est mon vice... Il faut bien en avoir un... Je n'en ai réellement pas d'autre...

TURGY.

Tiens! parce que tu ne peux pas... parce qu'on ne peut pas

en avoir d'autre dans ta position... Tu ne peux pas voler, n'est-ce pas?

DE CAMBRE.

Pardon!... Je pourrais voler... On vole dans toutes les positions... Mais, enfin, je ne volò pas... j'ai des maîtresses, simplement... Eh bien, quoi? j'ai des maîtresses... après? Sommes-nous des sauvages, voyons, mon ami?

TURGY.

Ah çà! mais, décidément, quelle idée te fais-tu donc du mariage, mon cher?

DE CAMBRE.

Du mariage? mais je m'en fais l'idée quo tout le monde s'en fait, il me semble! Est-ce que je suis une exception, par hasard?

TURGY.

Oh! non. Ainsi le mariage, pour toi, c'est le divorce!

DE CAMBRE.

Comment ça, le divorce?

TURGY.

C'est-à-dire que le franc divorce serait cent fois préférable, plus moral et plus généreux. Car ce divorce mixte dont tant de maris, sans te compter, jouissent avec plénitude, les femmes en ont l'abandon, les tristesses, les affronts, et n'en ont pas la liberté.

DE CAMBRE.

Oh! la liberté! la liberté! Il y en a pas mal qui la prennent, allons!

TURGY.

Et celles qui ne la prennent pas! Il y en a bien encore quelques-unes, je suppose. Quel est leur sort, à celles-là?

DE CAMBRE.

Bah! des idées à toi, tout ça... Voyons... parle franc... Est-ce que Julie se plaint?

TURGY.

Tu sais qu'elle est trop fière et trop sage pour se plaindre; mais si tu ne vois pas qu'elle souffre de plus en plus, à mesure que tu te gênes moins... tu es vraiment trop distrait.

DE CAMBRE.

Elle souffre, mon ami, elle souffre... sans doute elle souffre! Toutes les femmes souffrent, tu sais... C'est leur profession... (Il s'assoit.) C'est leur prétention, du moins... et les plus parfaites n'échappent pas à ce travers;... mais franchement, si Julie n'était pas heureuse dans sa situation, il faudrait y renoncer. Ma conscience à cet égard est parfaitement tranquille... J'ai travaillé quinze ans de ma vie pour tripler ma fortune et contenter ses goûts, les miens aussi, c'est vrai.. mais enfin... Julie, comme toutes les femmes, aimait violemment le luxe, les fêtes, les spectacles, les chevaux, les diamants... elle a tout cela... elle en regorge... elle en a plus qu'elle n'en peut porter... C'est apparemment ce qui la fait souffrir!

TURGY.

Les femmes aiment tout cela, c'est vrai, mon cher, mais il y a quelque chose qu'elles aiment encore davantage.

DE CAMBRE.

Eh! quoi donc?

TURGY, très-simplement.

C'est qu'on les aime.

DE CAMBRE.

Oui... oui... avec une guitare. C'est très-bien.

TURGY.

Ah! tiens! Maurice, écoute, il faut que je te dise toute ma pensée... Tu n'estimes pas assez ta femme. Des spectacles, des chevaux, des diamants, on paye ses maîtresses avec cela, on ne paye pas sa femme. Une honnête femme, une femme à qui tu confies ton nom, tes enfants, ton honneur, qui reste à travers toutes les corruptions du monde la gardienne fidèle de toutes ces choses sacrées, qui chaque soir et chaque matin te les rend sans tache comme elle les a reçues, qui enchaîne éternellement à ton foyer le charme, la dignité, le respect... cette femme-là, tu veux la payer! Aime-la!

DE CAMBRE.

Eh! sans doute!

TURGY.

Aime-la ! car enfin, tu n'en as pas fait une statue, je pense. Tu ne lui a pas enlevé le cœur de la poitrine... Eh bien, ce cœur, il faut qu'il vive pourtant. La meilleure... la plus parfaite des femmes, soit ! mais la meilleure comme la pire... et c'est leur gloire... se passera de luxe, de fêtes, de diamants... de pain, s'il le faut... plutôt que d'amour !

DE CAMBRE.

Mais, malheureux enfant, si tu portes ces idées-là dans ton ménage, tu perdras ta femme, je t'assure. Un mari qui parle d'amour à sa femme, c'est exactement comme s'il lui lisait de mauvais livres.

TURGY.

Crois-tu ?... Eh bien, tu es trop heureux, voilà tout. La prospérité n'est pas saine à la longue. Je t'ai connu le cœur le plus haut... et si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise ! le malheur te touchait, tu saurais qu'il peut y avoir entre deux êtres humains d'autres amours que ceux dont tu parles à tes maîtresses.

DE CAMBRE, sèchement. Il se lève.

Enfin... décidément... quoi ? Est-ce un message que tu me transmets ? J'ai peine à le croire. Car ma femme, à toutes ses autres qualités, joint en général beaucoup de bon goût, et elle n'en ferait pas preuve si, après plus de quinze ans de mariage, avec deux enfants grands comme elle, elle prenait tout à coup des attitudes d'Ariane sur son rocher.

TURGY, d'un accent plus bref.

Ta femme ne m'a fait aucune confidence, je t'en donne ma parole ; mais je suis arrivé tout à l'heure comme ta fille partait. Sa mère m'a fait pitié, j'ai voulu te le dire... et te supplier... te supplier de lui laisser sa fille.

DE CAMBRE.

Ah! à cet égard-là, je comprends l'ennui qu'éprouve ma femme, et je le partage... Mais, vois-tu, j'ai des idées très-nettes sur l'éducation des filles; j'entends que la mienne soit une honnête personne, ce qui devient fort rare, et j'ai voulu la soustraire le plus longtemps possible à toutes les dépravations qui pénètrent malgré nous dans notre maison par les propos du monde, les fêtes, les conversations de table, etc. Très-mauvais tout ça.

TURGY.

Soit. Mais toutes ces précautions doivent avoir un terme. Voyons, rends-lui sa fille, mon ami... Je t'assure qu'il en est temps.

DE CAMBRE.

L'an prochain. C'est convenu.

TURGY, lui touchant le bras, avec une insistance émue.

Je t'en prie.

DE CAMBRE, s'irritant.

Ah! tu me gênes!

TURGY, avec force.

Ah! Eh bien!...

DE CAMBRE.

Quoi donc?

TURGY.

Eh bien... Dieu sait s'il y a une femme au monde que j'estime plus que la tienne, mais quand tu la désespères de ton abandon éternel, quand son cœur ne sait où se jeter, quand tu l'entoures de tes maîtresses... et que tu oses encore lui retirer sa fille... eh bien, je ne te trouve pas seulement cruel... je te trouve... hardi!

DE CAMBRE, très-froid.

Ah! trop de zèle, mon ami.

TURGY, après un silence.

Pardon!

SCÈNE V.

Les Mêmes, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Une lettre pour monsieur.

DE CAMBRE.

D'où cela vient-il?

AUGUSTE.

Du pavillon des Ormes.

DE CAMBRE.

Ah!

AUGUSTE.

On croit qu'il y a une réponse.

DE CAMBRE.

C est bien... on la portera... Tu permets, Maxime, n'est-ce pas?

Il sort à gauche.

SCÈNE VI.

TURGY, AUGUSTE.

TURGY.

Auguste!

AUGUSTE.

Monsieur?

TURGY.

Madame de Cambre n'est pas encore descendue?

AUGUSTE.

Non, monsieur, pas encore; mais elle ne va pas tarder, car les chevaux sont là.

TURGY.

Vous voudrez bien lui dire, n'est-ce pas, que je la prie de m'excuser... qu'on m'attend chez moi... que je lui écrirai au reste dans la soirée.

AUGUSTE.

Voilà madame.

Julie est entrée à gauche, Auguste sort.

SCÈNE VII.

TURGY, JULIE, habillée pour monter à cheval, son chapeau à la main.

JULIE.

Comment! Qu'est-ce que cela veut dire? Vous vous en allez?

TURGY.

Mon Dieu! oui... C'est fort ridicule... mais j'avais complétement oublié que je suis attendu chez moi cette après-midi.

JULIE.

Pas de querelle ici, n'est-ce pas?

TURGY.

Avec Maurice?... Oh! grand Dieu, non! simplement ce que je vous dis. Un rendez-vous d'affaires que je viens de me rappeler.

JULIE, secouant la tête.

Non.

TURGY.

Je vous assure

JULIE.

Non... et même vous me quittez pour longtemps... Voyons, soyez franc, comme à l'ordinaire. Avouez-le.

TURGY.

C'est vrai.

JULIE.

Pourquoi?... Ah! je le sais... Vous me punissez de quelques misérables paroles de coquetterie qui m'ont échappé tout à l'heure, et dont j'ai rougi sitôt que je les ai eu prononcées.

TURGY[1].

Mais, je vous jure... je n'ai même pas remarqué...

JULIE.

Hélas! vous êtes depuis des années le témoin de ma vie, vous savez si je suis coquette... mais il y a des moments où l'on souffre tant qu'il faut qu'on fasse souffrir quelqu'un à son tour... Vous vous êtes trouvé là par malheur... enfin, c'était

1. Turgy, Julie.

indigne, je l'avoue, de mettre un homme d'honneur à une telle épreuve... et au fond cela était si loin de ma pensée! Je vous sais si bon gré, au contraire, si bon gré!...

Elle s'arrête.

TURGY, *d'une voix lente et un peu basse.*

De quoi?... De vous aimer?

JULIE, *vivement.*

De ne pas me le dire!

TURGY.

Et si je n'ai plus ce courage?

JULIE.

Si vous ne l'aviez plus, il faudrait partir en effet; mais pourquoi? Qu'y a-t-il donc de changé?... Pardon de mon insistance... elle est étrange, je le sens; mais je suis dans un tel dénûment d'affections, que je ne puis me résigner légèrement à perdre la vôtre... et quelle affection!... Croyez-vous que je ne sache pas l'apprécier... si dévouée, si délicate, si généreuse... comprenant mes chagrins sans que je me plaigne, m'en consolant sans m'en parler, occupant mon cœur sans le troubler?... C'était une fière charité que vous me faisiez là!... Pourquoi me la refuser maintenant?

TURGY.

Ah!... parce que je ne puis plus porter ce masque d'amitié, parce qu'il me pèse, parce que je suis à bout de forces!... que

voulez-vous? Pendant des années on lutte, on combat au nom du devoir, de la foi, de l'honneur... on refoule, on comprime à deux mains les sentiments qui vous inondent le cœur, la pitié, la tendresse, l'indignation, le désespoir... et tout à coup une heure vient où l'on sent qu'on n'est plus le maître, que le cœur déborde, qu'il entraîne tout... qu'il n'y a plus de devoir, de foi, ni d'honneur... qu'on aime, qu'on aime... qu'on aime, et voilà tout!...

JULIE, d'un ton de reproche et de douleur.

Mon ami!

TURGY.

Votre ami... je ne le suis plus, je vous l'ai dit!... Je ne puis plus, je ne veux plus l'être!... et si je restais près de vous, je n'aurais plus qu'une pensée... vous perdre, vous traîner avec moi aux abîmes pour vous enlever aux autres plus sûrement, pour vous lier à moi à jamais!

JULIE.

J'écoute... je ne comprends pas... Est-ce vous qui parlez?

TURGY, se laissant tomber sur un fauteuil près de la table, à gauche.

Eh! grand Dieu! n'ai-je pas été assez honnête homme, voyons! assez loyal, assez patient... depuis des années que je suis là sous le charme de votre beauté, de vos vertus, de vos souffrances, vous aimant follement, tout près de défaillir dès que votre main touche la mienne, dès que votre robe agite l'air autour de moi, le cœur rempli de paroles d'adoration qui

brûlent mes lèvres et que mes lèvres retiennent... Et pour qui tant de respects, de loyauté, de tortures?... pour qui?... Oh! ne craignez rien... non! je n'accuse personne... Moi seul... moi seul je suis coupable, c'est vrai!

Il s'est levé.

JULIE.

Oui... vous seul... et bien coupable!... Adieu!...

TURGY, revenant.

Et pourtant qui m'a amené là? Qui a fait de moi un traître à l'amitié et à l'honneur? Je n'étais pas né pour ce rôle-là, Dieu le sait... vous le savez aussi; et si je vous avais vue aimée, heureuse, honorée, comme vous mériticz de l'être entre toutes, jamais... jamais je n'aurais eu l'infâme pensée de toucher à votre bonheur. Il m'eût été sacré!... Mais vous voir, vous... vous si digne de donner le bonheur et de le connaître, vous dont l'amour me semblait, quand j'y songeais, une ivresse impossible... vous qui eussiez fait de ma vie unie à la vôtre un pur enchantement...

JULIE, un peu enivrée et défaillante.

Je vous supplie... je vous supplie... partez!

TURGY.

Voir ce cœur si doux et si fier, cette âme charmante, cette grâce parfaite... tout ce que vous êtes enfin... tout cela perdu... dédaigné... outragé!...

JULIE, reprenant sa dignité.

Quittez-moi à l'instant, je le veux!

TURGY.

Eh bien, du moins, s'il faut renoncer à vous... si vous ne voulez pas du bonheur... hélas! si troublé... que je puis vous offrir, de ma vie que je vous dévoue, de mon honneur que je vous abandonne...

JULIE.

Non!... jamais!... Mais partez donc!... C'est la mort qui est là!

TURGY.

Eh bien, vous saurez du moins... vous vous souviendrez toujours qu'il y a eu une justice pour vous... que vous avez été une fois en votre vie, aimée comme vous méritiez de l'être.. bien aimée, entendez-vous?... adorée... éperdûment!...

JULIE, lui échappant.

Écoutez!

LA VOIX DE DE CAMBRE, au dehors.

Si on est parti, que Francisque porte la lettre.

JULIE.

Mon mari!... Sortez!... Je suis trop troublée! Sortez!...

Torgy sort au fond.

SCÈNE VIII.

JULIE, DE CAMBRE, entrant à droite. — Julie, pour cacher son émotion, arrange ses cheveux devant une glace, tournant le dos à son mari

DE CAMBRE.

Ah! vous voilà prête!

JULIE.

Oui.

DE CAMBRE.

Et Turgy, où est-il?

JULIE.

Là, dans la cour, je crois.

DE CAMBRE.

Dites-moi, ma chère, est-ce que vous comptiez emmener Francisque?

JULIE.

Oui... Je n'ai que lui... vous savez que Justin est allé avec sa femme conduire Cécile.

DE CAMBRE.

C'est que j'aurais eu besoin de Francisque pour porter une lettre assez pressée.

JULIE.

Faites. Je me passerai de lui très-bien... si je sors toutefois, car le temps menace beaucoup, il me semble.

DE CAMBRE.

Sortez donc, ma chère, cela vous fera du bien... Si l'orage éclate, vous vous mettrez à l'abri chez le garde, ou à la ferme, n'importe où... C'est votre nouveau costume, cela ?... Voyons. Dieu! qne vous êtes jolie!

JULIE.

Vous m'étonnez bien.

DE CAMBRE.

Pourquoi?

JULIE.

Un compliment dans votre bouche!... adressé à moi!

DE CAMBRE.

Si je ne vous fais pas de compliments plus souvent, c'est que je présume que d'autres s'en chargent.

JULIE, avec une ironie triste.

Vous croyez que c'est la même chose!

DE CAMBRE.

D'ailleurs, ma chère, il me semble que le meilleur compliment qu'on puisse faire à une femme, c'est de l'épouser.

JULIE.

Il y a si longtemps !

DE CAMBRE.

Mais il dure toujours, celui-là, c'est un compliment permanent... surtout quand on ne s'en repent pas.

Il lui baise la main.

JULIE, le regardant avec une tendresse timide.

C'est vrai ?

DE CAMBRE.

Parfaitement... (Elle s'approche de lui.) Mais voyons donc vos yeux ?... A cause de Cécile, n'est-ce pas ? Mon Dieu ! je vous assure que cela m'a coûté comme à vous... mais je crains tant le contact du monde pour ces jeunes esprits-là... et je veux que ma fille soit une digne petite femme... comme sa mère.

JULIE.

Vous êtes bon de me dire cela !

DE CAMBRE.

Pas seulement jolie comme sa mère, mais honnête et droite comme elle.

JULIE, appuyée sur lui et le regardant.

Encore !... encore !... Cela fait tant de bien... cela donne tant de force un seul mot comme celui-là !

DE CAMBRE.

Vous savez que je ne suis pas très-expansif de mon naturel... mais au fond vous n'y perdez rien, et je vous aime bien, soyez sûre... Je t'aime bien.

JULIE, avec effusion, s'inclinant comme pour lui baiser les mains.

Oh! merci.

DE CAMBRE.

Voyons... voyons, tu es folle!... Ah çà! il faut que je me mette en route, moi... (Regardant sa montre.) Deux heures et demie... juste le temps... (Il va prendre sa provision de journaux, et ajoute après une pause.) Ah! à propos, ma chère enfant, je voulais vous dire... Vous connaissez madame de Cressey?

JULIE, pâlissant soudain.

De nom.

DE CAMBRE.

Elle vient demeurer dans nos environs. C'est une jeune femme dans une situation pénible, séparée de son mari, qui est une espèce de fou... On la dit, quant à elle, parfaitement bien... elle nous est très-recommandée par nos amis Lautières, Trédion et d'autres encore... Si elle se présentait ici, par hasard, en voisine, vous seriez assez bonne pour la recevoir, n'est-ce pas?

JULIE.

Bien, mon ami.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE CAMBRE, puis AUGUSTE.

DE CAMBRE, entrant par le fond, pose son chapeau, et, retournant vers la porte, il appelle.

Auguste !...

Il s'assoit devant la table et s'apprête à écrire.

AUGUSTE.

Monsieur ?

DE CAMBRE, lui donnant son paletot.

Vous allez dire qu'on attelle le coupé dans vingt minutes... Je ne puis plus aller à pied... cette pluie a gâté les chemins... Je partirai par le train de quatre heures et demie.

AUGUSTE.

Bien, monsieur... Monsieur a été pris par l'orage?

DE CAMBRE.

Oui. J'étais à la ferme, heureusement. Il a fallu y rester... Madame n'est pas rentrée?

Il s'assoit devant la table qui est à gauche, et sur laquelle se trouve ce qu'il faut pour écrire.

AUGUSTE.

Non, monsieur.

DE CAMBRE.

Dites-moi... Francisque est revenu?

AUGUSTE.

Du pavillon des Ormes?... Oui, monsieur; il y a longtemps.

DE CAMBRE, commençant à écrire.

Dites-lui qu'il s'apprête à repartir dans un moment. J'ai une autre course à lui donner.

AUGUSTE.

Bien, monsieur.

DE CAMBRE.

Il me semble que j'entends des chevaux dans la cour... voyez donc.

AUGUSTE, s'approchant de la fenêtre.

Oui, monsieur; c'est madame qui rentre.

DE CAMBRE.

Est-ce que M. de Turgy n'y est pas?

AUGUSTE.

Le voilà, monsieur.

DE CAMBRE.

Allez, Auguste. Prévenez Francisque. Je lui donnerai ma lettre en partant.

Auguste sort.

SCÈNE II.

TURGY, DE CAMBRE.

Turgy s'arrête comme saisi en apercevant de Cambre.

DE CAMBRE, *sans se retourner, lui tendant la main.*

Bonjour, toi.

TURGY, *sans prendre la main de de Cambre.*

Pas parti ?

DE CAMBRE.

Impossible. J'étais à pied. L'orage m'a arrêté... Pourquoi ne prends-tu pas ma main ?

TURGY.

Ta main... pardon... je ne voyais pas.

DE CAMBRE, *écrivant toujours.*

Tu voyais parfaitement... mais nous allons régler cela tout à

l'heure. (Un silence. — Le visage pâle de Turgy témoigne une incertitude inquiète.) Vous n'avez pas reçu ce déluge, j'espère?

TURGY.

Non; nous sommes entrés chez le garde pendant la pluie.

DE CAMBRE.

C'est ce que je pensais... Et qui est-ce qui a tenu les chevaux?

TURGY.

Mais... ton garde.

DE CAMBRE, après une pause, achevant sa lettre.

Là... voilà! (Il se lève.) Maintenant, voyons, ta main! (Turgy la lui donne.) Tu me la refusais tout à l'heure parce que tu me gardes rancune du mauvais accueil que j'ai fait à ton sermon, tantôt?

TURGY, sombre et hésitant.

Peut-être...

DE CAMBRE.

Que veux-tu, mon cher, c'est l'éternelle histoire... Il est doux d'avoir des torts et il est dur de se les entendre reprocher... Il est charmant de donner des conseils, et très-ennuyeux d'en recevoir... Cependant, quand on n'est décidément ni un fou ni un méchant homme, une fois les premières révoltes de l'orgueil apaisées, si les reproches sont justes, si le conseil est

bon, si l'ami est vrai... on le reconnaît... Seulement, en général, on ne le dit pas, et moi je te le dis.

TURGY, froid.

Je te remercie.

DE CAMBRE, appuyé contre la table à gauche.

Je t'avoue ussi que cet orage est venu en aide à ta morale. Il m'a tenu enfermé pendant plus d'une heure dans la cuisine sombre d'une ferme; le lieu était propre aux méditations, j'ai donc médité. J'ai passé en revue mon humble existence, si vivement controversée... j'ai trouvé qu'elle avait en effet des côtés défectueux, et j'ai sincèrement résolu de les modifier... Je ne te dis pas que je vais me métamorphoser eu un clin d'œil et devenir instantanément un ange domestique... mais enfin tu sauras avant peu que je tiens un compte sérieux de tes avis.

TURGY, souriant froidement.

Je te remercie.

DE CAMBRE, revenant à Turgy.

C'est moi, mon cher, qui te sais gré de tes salutaires et courageuses remontrances; tu as compris, avec l'instinct de la véritable amitié, que j'en étais arrivé à une heure critique et presque solennelle dans la vie d'un homme, à cette heure où les habitudes et les passions de la jeunesse changent de nom, où le plaisir s'appelle dépravation, où les goûts tournent au vice, où le vice devient féroce... On le reléguait d'abord dans un coin obscur de sa vie... peu à peu il empiète... il se fait

place; il écarte ce qui le gêne : la femme, les enfants, au besoin... il est le maître; enfin, il règne... On le cachait, on l'étale, on l'impose... on l'installe à la place d'honneur sur les ruines du foyer... On n'était qu'un libertin... on passe criminel!... Tu vois que je t'ai compris.

TURGY.

Oui.

DE CAMBRE.

Il y a là une limite délicate et terrible... et j'y touchais, c'est vrai... Mais, grâce à toi, je ne la franchirai pas... Tu en doutes?

TURGY.

Non.

DE CAMBRE.

Mon Dieu, si! Tu en doutes, parce que tu ne me connais pas tout entier, parce que je me communique peu... parce que, comme beaucoup d'hommes, j'ai ce qu'on peut appeler la pudeur des sentiments honnêtes... On les éprouve et on les tait; et voilà pourquoi, par parenthèse, mon cher, on est si bavard avec ses maîtresses et si peu avec sa femme... Mais enfin, au point où j'en suis, sois sûr qu'il y a encore quelque ressource... Quoi! on est un mauvais sujet, un sceptique, un gouailleur, mais encore un brave homme pourtant... Tous ces biens que l'on semble dédaigner, le foyer, la famille, l'honnêteté, au fond de l'âme on en sent très-bien la douceur infinie; mais on sait qu'ils sont là, qu'ils vous appartiennent, qu'on en jouira demain, quand on voudra, et on ajourne toujours; mais on ne

veut pas les perdre, va... Et si l'on venait dire au plus insouciant, au plus cynique d'entre nous : Ta femme te trahit, tes enfants ne t'aiment pas, ta fille est une fille perdue, tu n'as plus de maison, plus de famille, plus rien... que ton vice... Ah! mon cher, il croirait que la terre manque sous ses pieds, et il sentirait la folie s'agiter dans son cerveau!... Voyons, me crois-tu, maintenant?

TURGY, avec une émotion contenue.

Je te jure que je te crois.

DE CAMBRE.

Tu me crois, et tu ne me pardonnes pas encore, cependant... Regarde-moi en face... Ah! bon, tu as là, dans le coin de l'œil, quelque chose qui me suffit. (Il lui serre la main. — Riant.) Au reste, je te connais, toi, il te faut le temps, n'est-ce pas?

Turgy s'assoit à droite.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AUGUSTE, puis JULIE.

AUGUSTE.

La voiture de monsieur est avancée.

DE CAMBRE.

Bien. (Auguste sort.) Ah! ma lettre, à propos!... Bon! j'oubliais l'adresse! (Il s'assoit et écrit. La porte de gauche s'ouvre tout à coup et

Julie paraît. Turgy se lève brusquement et la regarde. Julie, en apercevant son mari, hésite, chancelle, et se retire en repoussant doucement la porte. — De Cambre, se levant.) Allons, bonjour, Maxime. Je ne te dis pas quels sont mes projets; mais, enfin, je me figure que demain, quand nous nous reverrons, nous serons tout à fait bons amis.

TURGY.

Mais sans doute... Adieu.

De Cambre sort.

SCÈNE IV.

TURGY seul, puis JULIE.

JULIE, entrant à gauche, les traits altérés, l'œil à demi égaré.

JULIE, d'une voix basse et précipitée.

Oui... vous aviez raison... il faut partir... je vous suivrai!... Pas un mot! allez... préparez tout... allez! je serai prête!

TURGY.

On vient!... de grâce [1]!

1. Turgy, Julie.

SCÈNE V.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

C'est une visite pour madame.

JULIE.

Une visite?

AUGUSTE.

Madame de Cressey.

JULIE.

De Cressey?

AUGUSTE.

Cette dame qui demeure au pavillon des Ormes.

JULIE.

Elle est là?

AUGUSTE.

Oui, madame... Madame veut-elle la recevoir?

JULIE, après un silence, avec un accent de résignation douloureuse.

Ah! mon Dieu, oui!

Auguste sort.

SCÈNE VI.

JULIE, TURGY, puis AUGUSTE, MADAME DE CRESSEY.

TURGY.

Voulez-vous que je reste?

JULIE.

Non, non. Il est tard déjà... Songez à tout.

TURGY.

Comptez sur moi.

AUGUSTE, annonçant.

Madame de Cressey.

TURGY.

Eh bien, à ce soir, madame.

Il salue, en passant, madame de Cressey et sort.

SCÈNE VII.

JULIE, MADAME DE CRESSEY.

JULIE, *qui s'est levée, saluant et montrant un siége.*

Madame!

MADAME DE CRESSEY, très-jeune, très-élégante, embarrassée et un peu fiévreuse.

Vous êtes aimable, madame, de vouloir bien accueillir chez vous une étrangère.

JULIE, d'un accent simple et triste.

Vous n'êtes pas pour nous une étrangère, madame... nos amis nous ont parlé de vous... et puis une voisine, à la campagne... Vous avez d'ailleurs un titre encore plus puissant à mes yeux, madame... je sais que vous êtes malheureuse

MADAME DE CRESSEY, avec étonnement.

Malheureuse, madame?

JULIE.

Pardon!... mais n'êtes-vous pas seule?... séparée de votre mari?

MADAME DE CRESSEY, vivement.

Ah! c'est vrai!... Oui, madame,... M. de Cressey est un homme si singulier... Ah! mes parents ont été bien coupables, madame!

JULIE, après une pause.

Vous demeurez avec madame votre tante?

MADAME DE CRESSEY.

Avec ma bonne tante, oui, madame... C'est un ange, ma tante, mais d'une santé bien délicate... elle est un peu souffrante aujourd'hui... depuis le déjeuner... Elle est presque

toujours souffrante après ses repas... Elle a bien regretté, madame, de ne pas pouvoir m'accompagner.

JULIE.

Je regrette beaucoup aussi... Et vous aimez la campagne, madame?

MADAME DE CRESSEY.

La campagne? Oh! beaucoup, madame! J'adore la campagne... D'abord (*Montrant ses cheveux.*) on ne se coiffe pas, à la campagne... et cela repose les cheveux.

JULIE.

Oui, sans doute.

MADAME DE CRESSEY.

Et puis je suis passionnée pour la chasse.

I

Ah! vous montez à cheval?

MADAME DE CRESSEY.

A cheval? oh! certainement... mais je parlais de la chasse à pied, avec un fusil... c'est si amusant! Je me suis fait faire un costume tout exprès pour aller dans les bois, dans les taillis... un vrai costume de petit soldat...

JULIE.

Oui?

MADAME DE CRESSEY.

Je ne sais pas si vous connaissez ce genre de costume-là, madame... C'est assez original... c'est écossais... non, tyrolien plutôt... entre les deux enfin... Des guêtres noires, de chez Valter... une manière de tunique avec une ceinture... noire encore... et une cartouchière... comme les Circassiens... noire, toujours... Vous me direz que c'est un peu sévère... mais je vous assure que ça ne fait pas trop mauvais effet.

JULIE, avec la même douceur triste.

Vous êtes si jolie, madame!... tout vous sied.

MADAME DE CRESSEY.

Jolie, madame! moi! oh! grand Dieu! (Elle soupire.) Oh! non!... Vous avez des enfants, madame?

JULIE.

Oui, madame.

MADAME DE CRESSEY.

Ils doivent être charmants.

JULIE.

Ils sont charmants, oui.

MADAME DE CRESSEY.

Un fils et une fille, je crois?

JULIE.

Oui, madame.

MADAME DE CRESSEY.

Qui ne sont pas avec vous?

JULIE, avec effort.

Non... mon fils est à l'École navale, et ma fille dans un couvent, à Melun.

MADAME DE CRESSEY.

O mon Dieu! madame, comment faites-vous? Moi, si j'avais des enfants, je les aimerais tant, je ne pourrais jamais me séparer d'eux.

JULIE, très-émue.

J'aime aussi beaucoup les miens... mais on n'est pas toujours maîtresse de sa vie... il y a des circonstances qui nous forcent...

La voix lui manque, elle s'interrompt.

MADAME DE CRESSEY.

Oh! madame, est-ce que je vous ai affligée, sans le vouloir? Vous avez l'air de souffrir... vous êtes bien pâle!

Elle se lève.

JULIE, d'une voix éteinte.

Ce n'est rien.

MADAME DE CRESSEY.

Prenez mon flacon... je vous en prie... (Elle se lève et s'empresse auprès de Julie, qui le repousse doucement.) Oh! je vous en prie... permettez-moi... Est-ce que c'est moi qui vous ai fait de

la peine, vraiment? J'en serais si malheureuse... vous avez l'air si bon... vous me parliez avec tant de douceur... (Baissant la voix.) Je ne suis peut-être pas si mauvaise que vous croyez.

JULIE.

Je ne crois rien... je vous remercie.

MADAME DE CRESSEY.

J'étais si troublée... je suis là à vous parler depuis une heure sans savoir ce que je dis... Vous devez me prendre pour une misérable folle...

JULIE, avec bonté.

Pour une enfant.

MADAME DE CRESSEY, d'une voix basse et triste.

Oh! oui... une enfant abandonnée...

JULIE.

Voyons, remettez-vous... merci. (Elle lui rend son flacon.) Je vais bien maintenant.

Elle s'est levée.

MADAME DE CRESSEY.

Alors... je vous laisse... je vous laisse...

JULIE.

Au revoir, mon enfant.

MADAME DE CRESSEY.

Oh! non, non... Adieu!

Sur ce mot, Julie lui tend la main. Madame de Cressey, après un peu d'hésitation, saisit cette main avec respect, et sort en répétant:

Adieu!

SCÈNE VIII.

JULIE, seule.

Ah! elle vaut mieux que moi! Hélas! qui est-ce qui ne vaut pas mieux que moi, maintenant! (Elle regarde autour d'elle.) Oh! quel rêve! mon Dieu, quel rêve!! et dire que je ne m'éveillerai jamais! Oh! je voudrais être partie déjà... être loin, bien loin... Ah! voyons... car je perdrais la raison, vraiment... il faut m'occuper, tuer ma pensée jusqu'à ce départ... D'ailleurs, je ne puis partir comme cela... sans rien... et puis je veux écrire... Oui! je vais lui écrire!

Elle s'approche de la table avec résolution... tout à coup, elle s'arrête, prêtant l'oreille.

UNE VOIX, au dehors.

Ma mère!

JULIE, avec saisissement.

Cécile!

LA VOIX.

Ma mère!

JULIE, éperdue.

Cécile!

SCÈNE IX.

JULIE, CÉCILE.

CÉCILE, entrant joyeusement.

Ah! ma mère!

Elle court à sa mère, et veut se jeter dans ses bras. Julie l'arrête et la regarde avec égarement, lui tenant les deux mains.

JULIE.

Toi!... toi!

CÉCILE.

Oui, moi... c'est bien moi, ma mère chérie... Eh bien! tu ne m'embrasses pas?

JULIE, elle hésite, la repousse à demi, puis tout à coup, avec un cri.

Ah!... c'est impossible!... Ma fille! mon enfant!

Elle la serre sur son cœur en sanglotant.

CÉCILE.

Mais tu ne savais donc pas?... mon père ne t'avait rien dit?

JULIE.

Rien... rien... je ne comprends pas... Que s'est-il passé?

CÉCILE.

Il a voulu te donner la surprise... Imagine-toi... nous allions monter en voiture, ma cousine et moi... avec cet aimable couvent en perspective... quand Francisque est arrivé et m'a remis ce petit billet, ce cher petit billet... Tiens, lis.

JULIE.

Je ne peux pas... tu vois... je ne pourrais pas... Lis, toi.

Elle s'assoit.

CÉCILE.

Eh bien, écoute : (Lisant le billet.) « Ma chère mignonne, plus de couvent... » — Tu entends !... « Je cède à la tristesse de ta mère et à mes propres sentiments, tu ne nous quitteras plus. Dis à Justin de te ramener vite, vite... » Je n'y ai pas manqué, va !... « Viens dîner avec ta mère, et dis-lui que je l'aime bien !... » et dis-lui que je l'aime bien.

Elle répète la phrase en embrassant sa mère.

JULIE prend le billet et le relit.

O Dieu du ciel !

CÉCILE.

Mais tu n'as pas l'air content du tout, tu sais ?

JULIE.

Comment veux-tu ?... J'étais si loin de m'attendre... je ne sais où je suis... Oh ! ma pauvre petite !

Elle lui baise les mains.

CÉCILE.

Remets-toi, remets-toi... calmons-nous toutes deux... Il ne faut pas que notre bonheur ressemble à du chagrin... Tiens! sais-tu ce que nous allons faire? Nous allons nous installer là toutes deux... gentiment... avec ta grande tapisserie... chacune à notre bout... et causer... et nous regarder... et nous aimer tranquillement. Veux-tu?

JULIE.

Ce que tu voudras.

CÉCILE, elle approche un panier à pieds plein de laines, de soies et d'ouvrages de femme.

Là! (Elle déploie entre elles une bande de tapisserie commencée aux deux extrémités, et s'assoit en face de sa mère. — Elles travaillent.) Quelle joie, dis! Ah! comme j'avais le cœur gros, hier soir, quand j'ai fait mon dernier point et que je me suis dit : la suite à l'an prochain!... Voilà une année qui a passé vite, par exemple!... Et mon père est à Paris?

JULIE.

Oui... tu sais... il y avait à faire.

CÉCILE.

Comme nous le recevrons demain, n'est-ce pas?... Ainsi, ma pauvre mère, tu as passé cette triste journée toute seule. Ah! non, au fait, M. de Turgy est venu, je l'ai vu ce matin.

JULIE.

Oui.

CÉCILE.

Il va être content aussi, n'est-ce pas?

JULIE.

Qui?

CÉCILE.

M. de Turgy.

JULIE.

Oh! oui, certainement... Vois-tu... je te regarde... je n'en crois pas mes yeux...

CÉCILE, lui souriant.

C'est pourtant bien moi, je t'assure, et cette fois, pour toujours, entends-tu? pour toujours!

JULIE.

Hélas!

CÉCILE.

Pourquoi hélas! s'il vous plaît?

JULIE.

C'est que... je pense à l'avenir... il faudra bien un jour ou l'autre me séparer de toi!

CÉCILE.

Mais quand donc? Pourquoi?

JULIE.

Mais... quand tu te marieras... par exemple...

CÉCILE.

Ah! voilà bion ma mère! il lui faut toujours son chagrin... mais d'abord je te dirai quo j'entends bien faire mes conditions avec l'heureux mortel qui sera mon époux... il faudra qu'il demeure avec ma mèro... ou bien tout près... tout près de ma mère... et ensuite, vois-tu, je serai très-difficile à marier, moi.

JULIE.

Parce que?...

CÉCILE.

Parce que j'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet.

JULIE.

Ah!

CÉCILE.

Ainsi jo n'épouserai jamais un jeune homme. J'adore les jeunes gens comme danseurs; mais comme maris, ils ne m'inspirent aucune confiance. Et puis ils ne m'inspirent pas de respect non plus, et je veux respecter mon mari... Je veux avoir peur de lui... je veux un homme grave, sérieux, effrayant... un maître, enfin!

JULIE.

Quelle enfant!

CÉCILE.

Je ne dis pas un vieillard... mais un homme d'un certain âge. Il y a des hommes d'un certain âge qui sont encore très-bien... mon père, par exemple, est encore très-beau... d'autres encore... Ainsi notre voisin... M. de Turgy, sans avoir tout à fait l'âge de mon père, n'est plus un jeune homme, et il est très-bien.

JULIE, la regardant en face.

Tu ne l'aimes pas?

CÉCILE, timidement.

Il ne faut pas?

JULIE.

Tu l'aimes!

CÉCILE, à demi-voix.

Il est aimable.

JULIE, après un silence.

J'ai le cœur brisé, mon enfant... je vais gâter toute la joie de ton retour... Je suis forcée de te dire que ce serait un malheur pour toi de t'attacher à ce sentiment-là... Je te fais beaucoup de peine, n'est-ce pas?

CÉCILE, se contenant.

Un peu seulement... mais qu'y a-t-il donc? Je ne peux pas savoir... (Après un silence.) Il en aime une autre?

JULIE.

M. de Turgy n'a pas de secrets pour nous... nous connaissons toute sa vie... et nous savons qu'il ne se croit pas libre d'en disposer, qu'il ne se mariera jamais.

CÉCILE, à demi-voix.

Jamais?

JULIE.

Ne m'interroge pas davantage, mon ange. (Elle se lève.) Tu pleures?... ah! je t'en prie!

CÉCILE.

Ce n'est rien, ma chérie... une minute, et ce sera passé... Une seule minute!

Elle se lève et va près de la fenêtre. Elle s'essuie les yeux en affectant de regarder au dehors.

JULIE, à part.

Ah! qu'est-ce que la mort auprès de cela?

CÉCILE, poussant un faible cri.

Ah!

JULIE, allant vers elle.

Quoi?

CÉCILE.

C'est lui, ma mère. Il vient ici. Je me sauve, n'est-ce pas?... Mais n'aie pas d'inquiétude; tu sais que je suis brave... Dans

une heure je n'y penserai plus. (Elle l'embrasse.) Je suis bien contente tout de même, va! bien contente!

Elle sort à droite.

SCÈNE X.

JULIE, TURGY.

JULIE, adossée à la cheminée à droite.

Ma fille est revenue!

TURGY.

Je le sais... Je l'ai appris avant d'être chez moi... Et... on vous la rend tout à fait?

JULIE.

Oui!... Eh bien! que faire maintenant?... Parlez-moi... dites... ordonnez... car, moi, ma tête se perd... je vous jure que ma tête se perd [1]!

TURGY.

Vous ne voulez plus me suivre?

JULIE, accablée.

Si vous voulez... ce que vous voudrez!... Ma pauvre enfant!...

1. Elle passe à gauche, Julie, Turgy.

TURGY.

Écoutez, Julie! Dans les heures de passion, de folie, où j'osais me dire qu'un jour peut-être mon amour serait partagé... jamais je n'ai admis un instant que, ce jour venu, il nous fût possible, à vous comme à moi, de continuer à vivre de notre vie passée dans cette maison, le mensonge dans le cœur, dans les yeux, sur les lèvres... Fuir avec vous, essayer, à force de dévouement et de tendresse, de vous faire oublier tout ce que vous m'auriez sacrifié, oublier tout, moi-même, dans l'ivresse de votre présence et de mon amour... voilà le seul rêve que j'aie fait, le seul qui me parût ressembler au bonheur... et être digne de nous deux... Eh bien, faut-il y renoncer, dites? Si le courage vous manque en face de votre fille, si vous ne me préférez pas à tout comme je vous préférais même à l'honneur... Eh bien! l'existence que vous me ferez, si douloureuse... si amère qu'elle m'apparaisse, je la subirai, je l'accepterai, je vous en remercierai!

JULIE.

Mais... malheureux... vous ignorez que cela même est impossible.

TURGY.

Impossible!

JULIE.

Cette enfant qui vous aime!

TURGY.

Cécile!... Ah! Dieu!

JULIE.

Sa première parole a été pour me le dire... Imaginez ce que j'ai souffert... Et maintenant... partir! Mais je n'aurais plus même à espérer sa pitié... Sa douleur sera de la haine... Rester! elle devinera tout un jour ou l'autre, puisqu'elle vous aime... Et quels sentiments aura-t-elle pour sa mère!... Ah! tout... tout est impossible!... vous le voyez!... N'est-ce pas? vraiment, cela rend fou!

TURGY, après un silence, s'approchant d'elle, d'une voix douce et résignée.

Voulez-vous que je parte seul?

JULIE.

Vous!... Oh! non! non! ne croyez pas que je vous demande cela!... Ne croyez pas que j'aie cette cruauté!

TURGY.

Ne me refusez pas seulement. Adieu.

JULIE, lui prenant les mains et le regardant avec des yeux pleins de larmes.

Oh! pardon! pardon! Je l'aime tant, ma petite fille!

TURGY.

Eh bien! allez la rejoindre... Un jour, peut-être, si vous ne me le défendez pas, je reviendrai... comme votre ami... Oh comme votre ami, je vous le jure!

JULIE.

Merci.

TURGY, contenu et passionné.

Adieu ! Ne me maudissez pas. J'ai été bien coupable... mais je vous aimais bien.

Il sort à la hâte.

JULIE, seule.

Et moi !

Elle tombe sur un siége et sanglote.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

HUIT MOIS PLUS TARD.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE CAMBRE, seul, assis sur un canapé près de la table à droite; des journaux sont épars autour de lui; il lit une lettre.

Singulier garçon!... Ce départ m'a toujours paru la chose la plus étrange du monde... Est-ce Cécile qui le faisait fuir?... Je l'avais d'abord pensé... mais je ne sais plus... puisqu'il revient et qu'elle est toujours là... S'est-il défié de mes résolutions meilleures... et a-t-il refusé d'être plus longtemps témoin de mes folies... Possible!... Et cependant, même dans cette hypothèse, j'aurais encore peine à m'expliquer... Au surplus, il n'a jamais rien fait comme un autre.

SCÈNE II.

DE CAMBRE, CÉCILE.

Cécile entre à gauche; elle paraît hésiter en apercevant son père, puis elle se dirige à droite vers la chambre de sa mère.

DE CAMBRE.

Où vas-tu, ma mignonne?

CÉCILE.

Chez ma mère.

DE CAMBRE.

Tu ne l'as pas encore vue ce matin?

CÉCILE.

Pardon, mon père, je l'ai vue.

DE CAMBRE.

Et comment va-t-elle?

CÉCILE.

Toujours souffrante.

DE CAMBRE.

Oui... si nerveuse... Que veux-tu!... Ces premiers jours de printemps lui donnent toujours un redoublement de palpitations et de misères de ce genre... mais elle n'a rien au cœur, Dieu merci... Le médecin me le disait encore hier... Et toi, petite, tu vas bien?

CÉCILE, *sèchement.*

Très-bien, mon père.

Elle continue de s'avancer vers la chambre.

DE CAMBRE, *se levant.*

Tu passes comme cela sans m'embrasser?

CÉCILE.

Je vous voyais occupé.

Elle va lui présenter son front.

DE CAMBRE, très-sérieux.

Est-ce que vous ne m'aimez pas, ma fille?

CÉCILE.

Oh! mon père

DE CAMBRE.

Je suis un peu jaloux de ta mère, ma chère petite... tu l'aimes mieux que moi, avoue-le?

CÉCILE.

Vous plaisantez, mon père.

DE CAMBRE.

Non; je ne plaisante pas... il me semble vraiment quelquefois que ton affection pour moi est tiède... Enfin, voyons, je suis sûr que tu confies tes secrets à ta mère?... et à moi, jamais.

CÉCILE.

D'abord, je n'ai pas de secrets.

DE CAMBRE.

Est-ce bien certain?... Assois-toi là un instant... Faites-moi cette grâce, mademoiselle, je vous prie... (Il la fait asseoir

et s'accoude sur le canapé.) Là, maintenant, je t'écoute... dis-moi tout.

CÉCILE, riant.

Mais quoi?

DE CAMBRE.

Une jeune fille de ton âge a toujours quelque secret... Voyons, qu'est-ce que te disent tes danseurs?

CÉCILE.

Oh! rien d'intéressant, je vous assure.

DE CAMBRE.

Et ton cœur?

CÉCILE.

De même.

DE CAMBRE.

Sérieusement, mon enfant, ne penses-tu jamais à te marier?

CÉCILE.

Jamais. Je suis si heureuse près de ma mère... et de vous.

DE CAMBRE.

Et de moi aussi... C'est très-flatteur pour nous... Mais enfin on peut aimer sa mère... et même son père... et cependant se marier. Cela se voit.

CÉCILE.

Oui ; mais pour cela il faut aimer quelqu'un plus qu'on ne les aime, ou du moins autant, et moi j'attends encore ce quelqu'un.

DE CAMBRE.

Voilà une raison... et s'il arrivait, ce quelqu'un... ou plutôt s'il revenait?

CÉCILE.

Comment? qui donc?

DE CAMBRE, s'asseyant près de sa fille.

Ma chère petite, je te vais témoigner plus de confiance que tu ne m'en montres. Je crois que tu as beaucoup de raison, de courage, et même, quand tu veux, de franchise... et je vais faire appel à toutes ces qualités : à ta franchise d'abord... Me suis-je absolument trompé quand j'ai cru remarquer, pendant tes vacances de l'an dernier, que tu sentais un petit faible de cœur pour mon ami Maxime?

CÉCILE.

Pour M. de Turgy?

DE CAMBRE.

Pour Turgy, oui.

CÉCILE.

C'est vrai, mon père.

DE CAMBRE.

Gentille enfant!... Maintenant c'est à ta raison et à ton courage que je vais m'adresser, s'il y a lieu. Dis-moi, chère petite, as-tu laissé entendre ou deviner d'une façon quelconque à Turgy tes sentiments pour lui?

CÉCILE.

Jamais, mon père.

DE CAMBRE.

Non... Mais rien dans son langage, dans son attitude, a-t-il jamais pu te faire croire qu'il soupçonnât ces sentiments?

CÉCILE.

Jamais rien, mon père.

DE CAMBRE.

Tu es sûre?

CÉCILE

Oh! bien sûre. Il était bon et aimable pour moi; mais je sentais bien qu'il me traitait en enfant... On ne se trompe pas à ces nuances-là... et même j'en avais un peu de chagrin.

DE CAMBRE, l'embrassant.

Pauvre fillette! Si je te demande tout cela, c'est que le départ de Maxime pour l'Égypte, l'an dernier, a été si brusque, si bizarre, que j'en ai toujours cherché la cause déterminante; et comme ce départ avait justement coïncidé avec ton retour

définitif à la maison, je m'étais figuré que peut-être Turgy s'était éloigné par délicatesse.

CÉCILE.

Non ; c'est do toute impossibilité, mon père.

DE CAMBRE.

Tant mieux... Alors nous pouvons le laisser revenir?

CÉCILE, tranquillement.

Il revient?

DE CAMBRE.

Il est à Paris... Voilà sa lettre... Nous ne tarderons pas à le voir, tu peux penser, et c'est pourquoi j'ai voulu avoir avec toi cette petite explication... Maintenant, ma chère enfant, je m'en fie à ta sagesse... je ne décourage pas ton rêve ; je t'avoue même que je serais ravi pour ma part de le voir se réaliser ; car je ne connais pas de plus honnête homme que Turgy ; de plus son âge, son nom, sa situation, tout me conviendrait à merveille... Mais enfin nous ne pouvons pas l'enlever... nous sommes fiers d'ailleurs, nous ne voulons pas nous offrir... par conséquent.

CÉCILE.

Mon Dieu ! je vous remercie, mon père ; mais toutes ces précautions sont bien inutiles maintenant. Ce rêve, comme vous l'appelez, j'en suis réveillée depuis longtemps, et je suis bien assurée de n'y pas retomber.

DE CAMBRE.

Enfant!... On n'est jamais bien assuré de ces choses-là.

CÉCILE.

Mon père, je vais vous dire toute la vérité. C'est ma mère qui m'a détournée d'un sentiment sans espoir, sans avenir, et par de telles raisons qu'il n'y aurait eu de ma part ni bon sens ni dignité à y persister.

DE CAMBRE, *simplement.*

Ta mère? Comment cela?

CÉCILE.

Tenez... ce fut le soir même où vous eûtes la bonté de me rappeler comme j'étais en chemin pour le couvent. Je causais avec ma mère, et le hasard fit tomber notre entretien sur M. de Turgy. J'avouai à ma mère ce que je viens de vous avouer, et ce fut alors qu'elle me dit...

DE CAMBRE, *plus grave.*

Qu'elle te dit?...

CÉCILE.

Mais... vous savez, mon père...

DE CAMBRE.

Mais encore?...

CÉCILE.

Enfin.. que M. de Turgy n'était pas libre.

DE CAMBRE.

Comment? pas libre?

CÉCILE.

Qu'il avait un attachement... je ne sais... où sa vie était engagée à jamais.

DE CAMBRE, après un silence, d'une voix altérée.

Votre mère... ta mère t'a dit cela?...

CÉCILE, surprise.

Est-ce qu'elle a eu tort?

DE CAMBRE.

Non... non... Le soir même où tu es rentrée?

CÉCILE.

Oui.

DE CAMBRE, se levant tout à coup, après une nouvelle pause.

Ta mère est chez elle?

CÉCILE.

Oui.

DE CAMBRE.

Va, ma fille, va... nous irons te rejoindre au jardin... va.

CÉCILE.

Oui, mon père.

Elle le regarde avec un air d'inquiétude.

DE CAMBRE; impérieux.

Allez!

Cécile sort.

SCENE III.

DE CAMBRE, puis JULIE.

De Cambre reste un moment immobile, l'œil fixe — Puis il se dirige tout à coup avec un air de résolution terrible vers la chambre de sa femme. — Comme il est devant la porte, Julie paraît.

DE CAMBRE, se contenant.

Ah! j'allais chez vous.

JULIE.

Merci. Vous m'avez retenu Cécile, je pense.

DE CAMBRE.

Oui, nous causions là tous deux.

JULIE.

Elle est dans le jardin?

Elle fait un pas vers le fond.

DE CAMBRE.

Oui ; mais je serais bien aise de vous dire quelques mots... si vous êtes assez bonne pour prendre votre ouvrage.

JULIE.

Bien volontiers.

Elle le regarde avec un vague sentiment d'effroi, prend un ouvrage de broderie et se met à travailler.

DE CAMBRE, après une pause, parlant lentement et les yeux fixés sur le visage de Julie.

Voici une lettre douloureuse que je viens de recevoir.

JULIE, levant les yeux.

Une lettre ?

DE CAMBRE.

D'Égypte... du consulat de France, au Caire.

JULIE, pâlissant.

Ah !

DE CAMBRE.

Il s'agit malheureusement d'un ami. Vous pressentez ce que j'ai à vous annoncer... (Julie le regarde.) Turgy !

JULIE, se soulevant brusquement, l'œil attaché sur le regard de son mari.

Mort ?

De Cambre répond d'un signe de tête.

JULIE retombe assise, en murmurant :

Mon Dieu! (Julie poursuit machinalement son travail, puis elle reprend sans lever les yeux.) Comment s'est-il tué?

DE CAMBRE.

Mais il ne s'est pas tué!

JULIE.

Ah! je croyais que vous m'aviez dit...

DE CAMBRE.

Ce sont les fatigues, les fièvres, qui l'ont tué.

JULIE, après un moment de silence.

Sa mère va être bien malheureuse.

DE CAMBRE.

Elle ne le sera pas seule.

JULIE.

Non... sans doute.

DE CAMBRE.

Sans parler de nous... je ne sais véritablement comment apprendre cette nouvelle à Cécile.

JULIE.

A Cécile?

DE CAMBRE.

Oui... Est-ce que vous ne vous êtes jamais aperçue de son penchant pour Turgy?

JULIE.

Non.

DE CAMBRE.

Ah! ma chère! (Julie fait un geste incertain.) Mais souvenez-vous donc!

Il se lève brusquement.

JULIE.

De quoi?

DE CAMBRE.

Comment! mais Cécile elle-même, dont j'essayais tout à l'heure de connaître les sentiments, me disait qu'elle vous avait confié ce secret, l'an passé, le jour même du départ de Turgy. Elle me le disait là, il y a quelques minutes... Elle ne mentait pas, je suppose?

JULIE, avec un rire nerveux.

Ah! mon Dieu!... Alors, c'est moi qui mens, que voulez-vous!... Au reste, je me souviens maintenant... Mais elle m'avait parlé de cela si légèrement !

DE CAMBRE.

Si légèrement?... Ce n'est pas ce qu'elle me disait... A l'en croire, votre entretien sur ce sujet avait été très-sérieux, très-

approfondi. Elle ajoutait même que vous l'aviez dissuadée de s'attacher à un sentiment qui n'avait, suivant vous, aucun espoir, aucun avenir...

JULIE.

C'est possible, oui.

DE CAMBRE.

Est-ce que vous souffrez davantage, ce matin? Vous êtes bien pâle.

JULIE.

Je souffre beaucoup, oui.

DE CAMBRE.

Le cœur?

JULIE, lui jetant un regard rapide.

Oui, toujours.

DE CAMBRE.

Mais enfin pourquoi ne vouliez-vous pas marier votre fille à Turgy?

JULIE.

Je ne croyais pas qu'il pût lui convenir.

DE CAMBRE.

Pourquoi donc cela?

JULIE.

Je ne croyais pas.

DE CAMBRE, s'asseyant près d'elle.

Cécile me parlait d'une raison grave que vous lui aviez donnée. Vous auriez fait allusion à la situation particulière de Turgy, à quelque liaison qui aurait enchaîné sa vie... Mais je ne lui connaissais aucune liaison, pour moi... Vous étiez donc, à cet égard, plus avant que moi dans sa confidence?... Enfin, que saviez-vous?

JULIE.

Rien... J'ai dit ce qui me venait à l'esprit dans le moment.

DE CAMBRE.

Ah! ce n'était qu'un prétexte... Mais en ce cas je comprends moins que jamais... Qu'est-ce donc qui vous déplaisait, en ce garçon? N'était-il pas fort séduisant de sa personne... Riche avec cela et un beau nom... En outre, les qualités les plus rares... une âme chevaleresque... l'honneur et la loyauté même... le meilleur et le plus sûr des amis... n'est-il pas vrai?

JULIE, à bout de forces.

Je vous en prie, Maurice, ne me pressez pas davantage!... Vous voyez comme je suis souffrante.

DE CAMBRE, se levant, avec violence.

Soit! mais il dépend de vous de finir tout cela d'un mot... Dites-moi seulement, car cela est un peu étrange, pourquoi vous détourniez si passionnément votre fille de ce mariage?

JULIE.

Ah! de ce mariage... comme de tout autre, allez!

DE CAMBRE.

Mais encore, pourquoi?

JULIE, jetant son ouvrage avec une résolution désespérée.

Vous voulez le savoir?

DE CAMBRE.

Je vous en prie.

JULIE, avec une sombre énergie.

Eh bien!... parce que j'aimerais mieux ensevelir ma fille de mes mains... dans sa jeunesse, dans sa foi, dans ses rêves, que de la vouer à la destinée qui l'attend!... Au surplus... ne craignez rien... il y a quelque chose qui lui parle avec plus de force et d'éloquence que je n'en ai... c'est notre exemple... c'est le spectacle de notre vie à tous deux, de notre union, de notre intimité... de mon bonheur!... Eh bien! oui, si c'est là le mariage qui s'offre à nos filles, et le monde, hélas! n'en connaît pas d'autres, je préfère mille fois pour la mienne, comme je l'aurais préféré pour moi-même, la solitude éternelle... le cloître... la mort!

Elle s'est levée.

DE CAMBRE.

Ah! vous qui parlez tant de vos souffrances, si vous voulez les épargner à votre fille, conseillez-lui d'être honnête femme... Il y a des souffrances que les honnêtes femmes ne connaissent pas!

JULIE, *s'exaltant de plus en plus.*

Ah! grand Dieu! mais moi je vous dis que plus elle sera honnête femme, la malheureuse, et plus elle souffrira!... Ah! les autres ne souffront pas, allez, soyez tranquille!... Mais elle, ma fille, quel serait son sort? Je vais vous le dire!... car je le connais!... Aimée comme une maîtresse d'un jour, puis étrangère pour jamais au cœur, à l'affection de son mari, à toutes les saintes joies qu'elle avait rêvées... bientôt trahie et outragée sous ses yeux... elle ira longtemps bravement à travers les fêtes du monde, le sourire aux lèvres, des larmes plein le cœur... fidèle et pure malgré tout... espérant toujours, d'ailleurs... étourdissant comme elle pourra sa pensée... jusqu'à ce jour terrible, inévitable... où n'espérant plus rien... elle tombera épuisée, appelant à son aide l'époux... qui sera chez ses maîtresses... les enfants qui seront exilés... appelant Dieu qui ne répondra pas!... et alors... alors... dans un moment de folie, de surprise... la honte, pour achever tout!... et enfin... enfin, grand Dieu!... quelque heure effroyable comme celle-ci... où écrasée sous le remords... elle n'aura plus, pour s'en délivrer, d'autre ressource que de venir à son mari... et de lui crier : Tuez-moi, je vous ai trompé!

DE CAMBRE.

Vous mentez!.. vous n'oseriez... vous auriez trop peur pour votre complice!

JULIE.

Ah!... il est mort!

DE CAMBRE.

Croyez-vous? (Il lui met sous les yeux la lettre de Turgy.— Julie pousse un cri. — Au même instant la porte du fond s'ouvre et on annonce : M. de Turgy.

JULIE, au comble de la détresse, saisissant la main de son mari.

Ah! je vous supplie... je vous supplie... au nom du bon Dieu... de notre fille... Ah!

Elle étouffe, met les mains sur son cœur et tombe sur le canapé, puis sa tête s'affaisse sur la table.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TURGY : Il entre, et, apercevant Julie étendue sans mouvement, il court à elle.

DE CAMBRE, d'un accent terrible.

Tu sais... que je te tuerai.

TURGY qui s'est penché sur Julie, se relevant douloureusement.

Tu sais... qu'elle est morte!

FIN

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. —[715]